

Monuments Catholiques de la Vieille Angleterre.

Des milliers d'individus partis de toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique, sont allés à Londres visiter la grande exposition et en ont rapporté des impressions plus ou moins profondes sur les merveilles de l'industrie au dix-neuvième siècle.

Mais il est dans la vieille Angleterre des monuments qui, sans offrir de comparaison avec le Palais de Cristal, méritent cependant d'attirer les regards du voyageur. Ce sont ces œuvres de la foi catholique au moyen-âge, ces œuvres du sentiment religieux de cette grande époque de régénération sociale par le christianisme, pendant laquelle tous les nations chrétiennes se disputaient à l'envi la gloire d'élever en l'honneur du Sauveur du monde et des saints personnages qui avaient répandu ses doctrines, des temples dont la grandeur et la magnificence dépassaient tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Dans ces siècles religieux, l'Angleterre se signala par l'érection de plusieurs cathédrales de styles variés. Les amateurs de l'architecture des dixième, onzième, douzième et treizième siècles trouvent dans la patrie de saint Wilfrid, de Thomas Becket, de Scott et de Bacon, les plus beaux types du noble et du gracieux dans tous les genres.

Le Palais de Cristal est justement considéré comme un prodige du génie industriel de notre temps. Mais quelle sera sa durée dans la mémoire des visiteurs? Qui le sait?... Une création nouvelle viendra peut-être bientôt en effacer le souvenir, et tout aura été dit.

Ces monuments religieux, au contraire, ne périssent point dans l'oubli. Nous les voyons se perpétuer et vivre dans la pensée humaine; et si parfois ils n'ont pas été garantis des outrages du temps, le voyageur vient encore en contempler les ruines. Aussi les étrangers, hommes de goût, artistes ou historiens, qui étudient l'histoire du passé d'après les œuvres vivantes des générations qui ne sont plus, ne se lassent-ils jamais d'admirer les vieux édifices de l'Angleterre et de remonter le cours des âges jusqu'aux temps où ils furent construits. Ce sont des œuvres de papistes, disent bien quelques insouciantes. Oui, ce sont des œuvres de papistes, mais telles qu'aujourd'hui il n'est donné à personne dans ce pays d'en construire de semblables. L'esprit catholique vivifiait, édifiait.—Que fit la réforme? Elle introduisit l'esprit de la destruction, et une foule de débris jonchèrent le sol. L'esprit industriel est venu remplacer ce dernier, mais quel autre sentiment inspirent ses œuvres que celui de l'étonnement?

L'Angleterre est riche, fort riche en monuments catholiques. L'Angleterre aurait raison d'en être fière: il est dans ce pays bien peu de villes remontant par leur fondation à l'invasion des Saxons ou à celle des Normands, qui n'offrent au visiteur étranger une cathédrale antique. Les châteaux, les palais saxons et normands ont disparu depuis long temps de la surface du sol; les cathédrales des mêmes époques élèvent encore leurs clochers vers le ciel.

Nous ne voulons point ici établir de comparaison entre ces créations d'autrefois et celles du temps présent; nous laissons ce soin à ceux que l'amour de l'art porte à les examiner de près. Nous nous bornons à un court historique et à quelques indications sur les caractères particuliers des divers monuments, sur les différents styles d'architecture auxquels ils appartiennent.

Quelques uns des savants anglais qui ont écrit sur les monuments religieux de la vieille Angleterre, et notamment M. Wharton, M.

Bentham, ont divisé leur architecture en trois genres: le gothique normand, le gothique pur et le gothique fleuri. Nous admettons cette division sans néanmoins l'adopter, persuadé que nous le sommes qu'il n'y a pas de style normand proprement dit. Les anglais reconnaissent aussi une architecture saxonne, qui, pour l'époque, correspondrait à l'architecture romaine, mais moins élégante que cette dernière.

Nous devons faire remarquer à ce sujet et comme en passant, l'analogie qui existe entre ces noms donnés en Angleterre aux divers styles d'architecture, et les diverses dynasties qui, aux mêmes époques, se sont successivement trouvées en possession de la souveraineté. Le dernier des rois saxons, Hérald II, perdit la vie en 1066, en combattant Guillaume de Normandie. Tous les monuments élevés jusqu'à cette époque sont dits saxons. Ceux qui ont été construits sous la domination normande sont appelés normands. Viennent ensuite le gothique pur et le gothique fleuri. Mais il y a probablement tout à la fois du saxon et du normand dans tous les édifices construits depuis l'avènement de Guillaume de Normandie jusqu'à la fin du onzième siècle, où le gothique pur a commencé à paraître en France.

L'ancienne cathédrale d'Hexam, fondée en 674 par saint Wilfrid, et celle de Saint-Pierre d'York, dont presque toutes les parties ont été conservées, ses colonnes, ses arcades, ses voûtes, ses portiques, ses autels, est un des plus beaux monuments du huitième siècle qui soit encore debout. L'église de Saint-Pierre de Wermouth, selon le vénérable Bède, est à peu près de la même date que la cathédrale d'Hexam. L'abbé Benoît Biscop, son fondateur, était passé en France en 675, pour y chercher des ouvriers en état de construire à la manière des Romains l'église du couvent. Le même auteur nous apprend qu'en 710 un roi des Pietes ayant eu le désir d'élever un même saint une église en pierre, fit également venir des ouvriers de la Bretagne méridionale pour construire son église aussi à la manière des Romains. L'architecture saxonne ne jouissait donc pas à cette époque d'un grand crédit. Cet art de bâtir à la manière des Romains, par des ouvriers venus du continent, n'est autre que le style roman. Néanmoins, l'Angleterre est encore riche en monuments saxons. On remarque surtout ce que l'église abbatiale de St. Albans et la cathédrale de Durham ont conservé de leur primitive construction. La tour connue sous le nom de tour *Drigot*, qui touche au côté oriental de Newcastle, est un monument de même style.

Suivant les conjectures de M. King, cette tour daterait du temps de Canut; probablement de Canut-le-Grand, qui mourut en 1036. L'architecture normande s'introduisit en Angleterre au onzième siècle, sous Edouard le-Confesseur, mort en 1066. Edouard avait fait plusieurs voyages en Normandie, et c'est à la suite d'un de ces voyages qu'il fit construire l'église abbatiale de Saint-Pierre de Westminster, vers l'an 1030. C'est la première époque du genre ogival. Cette église, qui renferme le tombeau d'Edouard-le-Confesseur, est citée par Edouard de Malinesbury, qui vivait au douzième siècle; par Mathieu Paris, mort en 1259, comme un monument d'un style tout nouveau.

Guillaume-le-Conquérant, mort en 1087, fit construire du même style plusieurs églises, plusieurs châteaux et plus de trente monastères, au nombre desquels se trouvent ceux de Batel et de Selby, dans le comté d'York. St. Paul de Londres ayant été consumé en 1086

avec une grande partie de la ville, le fils de Guillaume-le-Conquérant, Guillaume-le-Roux, la fit reconstruire par l'évêque Maurice, qui occupait alors le siège épiscopal. Sous le règne suivant, celui d'Henri Ier, frère de Guillaume-le-Roux, on vit sortir de terre dans toute l'Angleterre des églises, de nouvelles cathédrales; on construisit avec magnificence des couvents, des monastères et autres édifices religieux. Avec la race de Guillaume-le-Conquérant finit l'architecture improprement appelée normande; car c'est l'architecture française qu'on eut du nommer. Les ouvriers normands ou soi-disant tels, parce qu'ils s'embarquaient en Normandie pour passer en Angleterre, étaient très vraisemblablement les compatriotes de ceux qui édifièrent les cathédrales de la France à la même époque.

Cette architecture normande a produit en Angleterre un grand nombre d'édifices religieux, témoignages vénérables de la piété des temps antérieurs au douzième siècle. Au nombre des monuments d'architecture dite normande que possède la Grande-Bretagne, on cite de préférence le jubé de la cathédrale de Winchester, les deux tours d'Exeter ou d'Excester, la nef de Gloucester, la façade occidentale de la cathédrale de Rochester, l'église paroissiale de Rumsey, la cathédrale de Southwell. On trouve dans tous ces édifices les arcades à plein cintre, les colonnes massives, les murs épais, et assez épais pour ne pas exiger de contreforts en saillie. Ce sont des monuments solides, qui ne manquent pas d'élégance. Ils avaient pour ornements des lignes entrelacées, des losanges, des zigzags, des dentelures, etc.

Les auteurs anglais prétendent que le style ogival simple fut introduit dans la construction des fenêtres de l'église de Sainte-Croix, près de Winchester, sous Henri II de Blois, dit Plantagenet, de la maison d'Anjou, mort en 1159. Selon ces mêmes auteurs, le gothique normand aurait fleuri sous les règnes d'Etienne de Blois, de Henri II, de Richard-Cœur-de-Lion, du roi Jean-Sans-Terre, son frère, et pendant les premières années de Henri III, dit de Winchester. Dans cet espace de temps, qui embrasse un siècle environ, on aurait construit la belle église paroissiale de Rumsey, dans le Hampshire, sous Etienne; l'extrémité orientale de l'église, qui porte le nom de Temple Church, sous Henri II; la grande tour occidentale, dont la cathédrale d'Ely fut décorée par l'évêque Ridel, dans la dernière année de Henri II.

Mais ce fut sous le règne de Henri III, mort en 1272, que la plupart des belles cathédrales qu'on voit encore debout sur le sol de la vieille Angleterre furent commencées, sinon achevées. Ainsi la cathédrale de Salisbury, dont l'évêque Poore jeta les fondements en 1220; l'extrémité orientale de la cathédrale d'Ely, qui fut terminée en 1250. Ce fut encore sous le règne de Henri III que fut reconstruite une grande partie de l'église abbatiale de Westminster, élevée par Edouard-le-Confesseur, deux siècles auparavant.

Sous les règnes suivants, l'Angleterre s'enrichit de cathédrales du style le plus élégant, dont les nefs, les chœurs, les absides, les bas-côtés sont d'une beauté admirable. Nous citerons comme exemple la cathédrale de Lincoln, l'une des plus vastes de l'Europe; celle de Canterbury, de Norwich, de Durham, de Wells, de Litchfield, de Chichester, de Worcester, la chapelle royale à Cambridge; l'église Sainte-Marie-Radcliffe de Bristol, l'église de Christ-Church; le collège de Christ-Church, à Oxford, etc.

Nous pourrions encore citer d'autres monu-

ments religieux qui, comme les précédents, attestent par leur imposante majesté l'élevation des sentiments qui présidaient à leur édification merveilleuse.

Mais, dès que l'esprit de la réforme, dès que le protestantisme eut soufflé sur l'Angleterre, le goût des révolutions, celui des beaux arts se perdit pour longtemps. Les temples chrétiens furent souillés par toutes sortes de profanations. Jusqu'à l'époque du célèbre Wren, l'architecte de St. Paul et de St. Etienne de Londres, du palais d'Hamptoncourt, du collège Chelsea, de l'hôpital de Greenwich, etc., les Anglais ne construisirent plus de monuments religieux dignes d'admiration.

Nous terminerons cet article par ces paroles remarquables d'un écrivain anglais sur Henri VIII :

"La fureur des réformes, qui éclata jusqu'à la rage pendant les dernières années de Henri VIII, porta un coup mortel à ces monuments de notre splendeur nationale. Les églises et les chapelles de quelques paroisses égalaient en grandeur nos cathédrales; beaucoup d'autres se faisaient admirer par leur élégance et leur beauté. Que sont devenus ces majestueux édifices, ces communautés savantes et paisibles? Là vivaient des hommes vertueux et respectables dignes d'un meilleur sort, quelques-uns furent d'ailleurs leurs erreurs; la d'humbles religieux retirés loin du monde cultivèrent les arts libéraux avec autant d'assiduité que de succès; ils étaient renommés par leurs sermons, par leur généreuse hospitalité; eh bien! les revenus de ces maisons conventuelles, au lieu d'être, à l'époque de leur dissolution, appliqués à d'autres établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, n'ont servi qu'à enrichir de serviles courtisans, toujours prêts à exécuter les ordres d'un tyran farouche, capricieux, impitoyable et sanguinaire."

EMILE DRÉOLLE.

Quelques mots sur le socialisme.

Les paroles suivantes sont dues au Chanoine Audizio, chassé de Piémont par la faction anti-chrétienne, et qui les a prononcées dans un cours public à Rome :

"Les rapports de la nature humaine avec les êtres sensibles et matériels se fondent sur le droit de propriété. Or, ce mot indique un droit absolu, plus particulier que l'ancien mot *dominium*.

"Il y a deux ennemis de la propriété: le socialisme et le communisme. Tous deux se fondent sur la même idée, mais le socialisme la couvre d'un voile; le communisme la montre à découvert. Le communisme veut agir par lui-même, le socialisme appelle à son aide l'action de l'Etat. L'action de l'Etat est le voile du socialisme.

"La société n'aura jamais à craindre que le communisme acquière un titre, une existence légale. Il peut se faire jour, comme on l'a vu quelquefois, sous la forme du massacre et du saccageant, qui est le vol sous sa plus grande forme; mais ce ne serait qu'un fait, un fait, une tempête sociale; il n'obtiendra jamais l'apparence de la légalité. Au contraire, le socialisme invoque l'Etat, il peut avoir pour lui la parole et le bras de l'Etat. Le socialisme est un des degrés de l'échelle au bout de laquelle est le communisme. Cette peste peut se naturaliser dans la société, s'infiltrer insensiblement dans les lois et dans l'esprit des jurisconsultes. Je dirai plus: presque jamais la société n'a été exempte de ce venin. Et la civilisation actuelle avec sa centralisation, sa

raison d'Etat indéfinie, avec ses théories d'équilibre et de délégation des pouvoirs, en est, plus qu'on ne pense, infectée.

"Les socialistes de tous les temps ont dit aux peuples: "Nous vous donnerons les libertés politiques, mais cédez-nous les libertés civiles, ou, en d'autres termes, la faculté de régir vos affaires, de gouverner votre famille, d'élever et de diriger vos enfants." Ces peuples, par ruse ou par force, renoncèrent à la liberté politique, et les socialistes auront en main la propriété et le gouvernement des familles. Alors ils diront aux peuples: "Déléguez-nous la liberté politique." Les peuples obtiendront et les deux libertés sociales passeront dans les mains des socialistes, à qui ce nom convient très bien, car ils posséderont, non seulement le gouvernement politique et de hautes positions sociales, mais encore ce qui ne devait appartenir à aucun gouvernement; ils seront les maîtres presque absolus de la propriété et des familles.

"Le socialisme se fonde sur deux principes: le premier est la solidarité de tous les membres du corps social; le second est le prétendu droit des gouvernements socialistes de pourvoir à tous les besoins des individus.

"Il ya dans ce principe du vrai et du faux. "Il est vrai, et saint Paul le dit, que quand un membre souffre, tous souffrent avec lui. Il est encore vrai que les gouvernements doivent, autant qu'ils le peuvent, parer à tous les maux de la société. Mais il est faux que la solidarité entraîne avec elle l'égalité de la propriété; et il est faux que les gouvernements puissent ôter aux uns pour donner aux autres. Le socialisme, fondé sur ces erreurs, manque évidemment de base."

"Ainsi pensait Cicéron, grand jurisconsulte, grand philosophe, grand politique.

"In primis, autem, vivendum est et qui rempublicam administrat, utsum qui spue tenat, neque in bonis privatorum publice dimittit facultatem.—(Il faut d'abord que celui qui administre la république puisse vivre, de façon que chacun garde ce qui est à lui et qui jamais il n'y ait diminution par acte public dans les biens des particuliers.)

"Cicéron appelait une peste la prétention des socialistes :

"Quæ peste que potest esse major?—(Quelle peste peut-être pire que celle-là?)

"La solidarité vraie entre les membres de la famille humaine est du ressort de la charité et non des lois ni du gouvernement, et les peuples s'en acquittent mieux si les gouvernements leur donnent la faculté de devenir meilleurs chrétiens.

"Le socialisme moderne a ouvert une grande porte au communisme, lorsque, après la dilapidation des finances du peuple, il met la main sur les biens de l'Eglise, qui n'appartiennent qu'à Dieu et aux pauvres. Les socialistes qui ont de la franchise disent: "Cette propriété est à l'Etat, et ils l'engloutissent." Des socialistes hyrciens diront: "Nous voulons égaliser les propriétés entre les associations religieuses," et ils les ont égalisées en les dévorant toutes également.

"Derrière ces gens-là arrivent les communistes qui disent: La propriété n'appartient pas au gouvernement, mais à tous; donc elle doit être divisée entre tous.

"Viendront encore les communistes modérés qui diront: Vous respectez les propriétés religieuses, seulement vous voulez les égaliser. Vous faites une œuvre sainte. Pour vous imiter, nous égaliserons les propriétés laïques.

"Le socialisme et le communisme ne sont donc pas une ombre vaine. L'un est un fait

REVUE DE...

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE SECOND.

(Suite.)

Il a sur le front plus d'orgueil que de véritable fierté prise dans la bonne acception du mot; ses cheveux sont rejetés en arrière, ses joues gonflées et redundantes; sa tête se renverse avec affectation; mais ses yeux n'ont ni l'éclair du génie, ni cette étincelle que l'énergie donne aux regards. Sa poitrine, enveloppée comme celle du Lillois dans un habit boutonné jusqu'au collet, est large et semble toute remplie d'air que ses poumons aspirent bruyamment. On dirait à le voir ainsi, qu'il a passé sa vie en contemplation devant le paon, dont chaque mouvement est une glorification de soi-même.

—Citoyen, dit-il, (un républicain de bonne souche ne pouvait se permettre le mot: *messieurs*) le lien choisi pour cette réunion nous empêche par juste prudence de nous livrer à tous les élan d'un patriotisme épuré par les épreuves du despotisme infâme qui pèse sur nous; aussi donc, posons la main sur notre cœur pour en arrêter les héroïques battements; tous ici nous avons la même pensée, le même but, la même haine instinctive. Oui, le moment approche, et c'est pour cela que nous avons appelé à nous nos frères et amis de Rome, de Marseille, d'Avignon, de Toulouse, de Carcassonne, de Bordeaux et de Lille; les autres villes qui n'ont pu envoyer de délégués ont pris l'engagement de se conformer entièrement à ce qui serait résolu. Pour les dispositions à prendre et l'acceptation définitive des plus arrêtés, nous en conférerons dans un lieu plus secret, mais il faut être sobre de rendez-vous; la police à l'éveil et ses limiers sont fins.

—Je me f... d'elle comme un taureau d'un roquet, interrompit le Lillois.
De Leffroy le regarda avec étonnement. L'assimilation de ce squelette humain à un taureau lui paraissait exorbitante.
Le but essentiel de cette réunion, citoyens délégués, continua l'orateur, c'est de vous initier à un nouveau mode d'affiliation que nous avons eu devoir adopter, les autres étaient devenus pour chacun des livres ouverts, par l'avortement d'un grand nombre de sociétés successives. Il est important que la même organisation nous réunisse tous; car, par ce

moyen, quel qu'éloigné que nous puissions être les uns des autres, par des événements que la prudence nous ordonne de prévoir, nous pourrions facilement, malgré la distance, avoir une complète communication de projets, de pensées et d'action. Cette affiliation, que j'appellerai *l'alphabet révolutionnaire*, pour la résumer en deux mots, est simple et nette dans tous ses détails; je prie donc mes frères et amis des départements de me prêter quelques instants d'une attention soutenue. Des agents à nous veillent au dehors, et sont prêts à nous prévenir à la moindre alerte.

Tout cela avait été dit avec une voix lente et grave, et du ton d'un homme qui associe nettement les bases d'une autorité sans réplique. Les émetteurs sont des troupeaux; le boucher les mène.

Aussi, un grand silence se fit et tous les yeux devinrent attentifs.
Ce qui démontre surtout, frères et amis, la puissance réelle de cette nouvelle organisation, c'est qu'elle est constituée déjà, qu'elle fonctionne à nos côtés, chaque jour, à chaque minute, sans qu'aucun de vous ait pu seulement soupçonner la mystérieuse trame, et c'est pour y être initiés aujourd'hui, et occuper dans cette association des postes importants, que vous vous trouvez réunis.

Les visages qui étaient sérieux se déridèrent. Le démocrate le plus épuré n'en est pas moins sensible aux douceurs éphémères de l'amour propre satisfait.

Faustin continua: Cette société, qui doit porter par toute l'Eu-

rope régénérée le noble cri de l'indépendance, se compose d'un comité de cinq membres, appelés les cinq A supérieurs. Un à Rome travaille toute l'Italie; un autre et fomenté en Allemagne le mouvement des esprits; les trois autres appartiennent à la France. Le premier est à Lille et exploite le nord; le second réside à Avignon et pousse la Provence et le midi de la France; le troisième, centre et noyau de toutes les opérations, a son siège à Paris où toutes les sociétés secrètes, de quelque point qu'elles partent, viennent converger.

Telle est la mission des cinq A supérieurs. Les initiés ne sont eux-mêmes affiliés que cinq par cinq, c'est-à-dire qu'il n'y a que des groupes de cinq. Quatre affiliés et un chef, lequel reçoit lui-même les mots d'ordre d'un chef de quatre autres affiliés dont la lettre alphabétique lui est supérieure; et qui les communique à un autre dont la lettre lui est inférieure.

Les cinq A, chefs supérieurs, donnent seuls les ordres, prennent les dispositions, et disposent de l'alphabet révolutionnaire par les échelons descendants.

Voici en quelques mots la marche suivie: A faisant partie du comité des cinq se choisit une lettre, son B parmi ses hommes de confiance. B recrute quatre hommes et choisit à son tour son C, qui recrute également quatre hommes; ainsi de suite. A n'est donc et ne doit être connu que de son B, C ne reçoit l'ordre que de B, et n'en transmet qu'à D.
Chaque A du comité des cinq peut créer

une certaine quantité de B, qui deviennent les premiers chanoins de vingt-trois séries, mais le B connaît seul l'A qui l'a choisi, les autres membres du comité supérieur lui sont inconnus. Les cinq A se connaissent seuls entre eux.

Les ordres transmis ainsi aux différentes séries sont rares et précis, jamais écrits, si ce n'est entre les A et B supérieurs lorsqu'ils doivent communiquer ensemble; et cette lettre, en quelque main que le hasard ou la trahison la fasse tomber, n'est intelligible que pour les membres du comité supérieur.

Chacun des assistants écoutait avec une grande attention, et pendant que l'austère républicain prononçait ces mystérieuses paroles, on entendait l'orchestre du bal et les cris joyeux des danseurs. Ce silence à côté de ce bruit, ce parti de destruction à côté de cette joie insouciant et folle, ces hommes qui nourrissent des projets misérables et insensés, si près de ces danses joyeuses et de ces cris de fête, offraient un spectacle étrange. C'était la vie humaine avec ses contrastes saisissants et ses mystérieux dédales.

L'orateur reprit la parole: donc un B va trouver son C, et lui dicte l'ordre à exécuter; le C l'écrit au crayon, le communique à son D puis le déchire. Je n'ai pas besoin de vous dire que chaque lettre de l'alphabet transmet verbalement l'ordre à ses quatre hommes s'il y a lieu soit avant, soit après l'avoir communiqué à la lettre suivante; c'est ainsi que serait prêt et averti à l'avance, pour être debout au premier signal, l'alphabet tout entier.